Disputes, polémiques et controverses dans les mondes intellectuels

Vers une sociologie historique des formes de débat agonistique

Jean-Louis Fabiani

Les remarques qui suivent ont deux objectifs. Le premier consiste à proposer un cadre d'analyse pour l'étude des controverses qui tienne compte des remaniements récents intervenus dans l'histoire et la sociologie intellectuelles. La tâche excède évidemment les limites d'une brève présentation : il s'agira donc simplement d'un commencement d'esquisse. Le second objectif est de mettre à l'épreuve ce cadre d'analyse pour rendre compte d'une controverse singulière et restée célèbre, celle qui opposa à distance Michel Foucault et Jacques Derrida à propos de la lecture de la première *Méditation* de Descartes.

L'objet controverse réveille l'histoire et la sociologie

Nous devons aux *science studies* d'avoir renouvelé notre intérêt pour l'étude des controverses [1]. C'est le plus souvent en empruntant, avec plus ou moins de rigueur ou de fidélité, leurs thématiques et leurs procédures que nous avons tenté de renouveler le style des travaux historiques et sociologiques sur la vie intellectuelle. Dans le même mouvement, nous avons rêvé de nous procurer un peu de leur

1. Voir en particulier Steve Shapin, Simon Schaffer, *Léviathan et la pompe à air*, Paris, La Découverte, 1993 (1re éd. en anglais, 1985) ; Bruno Latour, *La science en action*, Paris, La Découverte, 2005 (1re éd. en anglais, 1987), et Jean-Louis Fabiani, « Controverses scientifiques, controverses philosophiques. Figures, positions, trajets », *Enquête*, 5, 1997, p. 11-34.

fraîcheur et de leur énergie. Les nouvelles études sur les sciences faisaient d'ailleurs montre d'une belle ardeur polémique à l'égard des formes les plus institutionnalisées des discours sur les savoirs : les controverses devenaient ainsi une clé d'intelligibilité pour l'étude de toutes les formes de connaissance organisée dans le cadre d'un débat plus large sur les outils et les finalités de l'histoire des idées. L'obsolescence de cette dernière avait déjà été documentée par Michel Foucault, avec un peu de cruauté, au milieu des années soixante : « vieux sol usé jusqu'à la misère », écrivait-il à propos de la notion en proposant un autre regard, archéologique, sur le savoir. Après 1970, l'agenda de recherche qu'il avait projeté dans l'*Archéologie du savoir* fut abandonné pour d'autres soucis. Les *science studies* ont avancé plus loin et plus continûment, creusant d'autres sillons, et jetant les bases d'un véritable programme de recherche alternatif. Après quelques années effervescentes, les sociologues ont tenté de reconceptualiser l'objet en proposant des constructions plus ou moins intégrées en vue de l'analyse de la production intellectuelle : la synthèse la plus convaincante à ce jour est celle qu'ont proposée Charles Camic et Neil Gross sous la bannière de la nouvelle sociologie des idées (*new sociology of ideas*) [2]. Au sein de cette nouveauté, l'analyse des controverses à la manière des *science studies* a une place de choix, aux côtés de la proposition structuraliste de Pierre Bourdieu, dans une forme plutôt œcuménique qui additionne les avancées dans un certain désordre plutôt qu'elle ne propose quelque chose qui aurait pu s'apparenter à un paradigme.

Rien d'étonnant à cela. La force de la proposition des *science studies* tient pour partie au fait qu'elle est inséparable d'une relocalisation des objets et de la primauté analytique des situations singulières. Si la controverse est un analyseur privilégié, ce n'est pas tant parce que l'instance de la lutte est pourvue d'un statut ontologique, comme c'est le cas dans la sociologie des sciences de Pierre Bourdieu, mais parce que la séquence des interactions fournit la trame de la production scientifique et intellectuelle. L'*hic et nunc* de la confrontation suppose, sinon une logique strictement monographique, du moins une attention constante à la localité des situations. Sous ce rapport, les *science studies* partagent avec les sociologies critiques nées dans

2. Charles Camic, Neil Gross, « The new sociology of ideas », *in* Judith Blau (ed.), *The Blackwell companion to sociology*, Cambridge, Blackwell Publishers, 2001, p. 236-249.

les années soixante (particulièrement l'ethnométhodologie) une sorte de primat épistémologique de la localité. Y a-t-il donc un sens à vouloir proposer quelque chose comme une théorie générale des formes agonistiques de l'activité intellectuelle, sachant que l'équipement le plus adapté pour rendre compte des controverses est enté sur une échelle locale d'observation ? On a déjà eu l'occasion de mettre en doute l'ambition nomothétique qui prétend rendre compte de la production philosophique en général, et pas seulement dans l'histoire occidentale, à l'aide d'une « théorie globale du changement intellectuel » selon les termes mêmes de Randall Collins [3]. La tentative de cet auteur est grandiose et elle a donné lieu à un livre qui a fait date, *The sociologies of philosophies*, mais l'on s'accorde généralement à la considérer comme vouée d'emblée à l'échec, tant les conjonctures historiques qui donnent lieu à des formes d'activité intellectuelle sont incommensurables. Pour pouvoir émettre des considérations générales sur l'activité philosophique indépendamment des modes d'apparition historique des philosophèmes, il faut d'abord considérer comme équivalentes des formes d'interaction qui ne tirent leurs propriétés que de leur inscription particulière dans un ensemble de pratiques sociales existant à un moment donné du temps. Ainsi R. Collins est conduit à analyser sous les mêmes catégories des pratiques intellectuelles très hétérogènes, qui ne portent pas toutes le nom de philosophie dans leur propre langage, mais qui sont appariées parce qu'elles témoignent d'un goût pour l'abstraction et pour l'argumentation qui les singularisent dans l'ensemble de l'espace social et qui permettent de les identifier et de les homogénéiser. Pour considérer la philosophie comme un objet universel et univoque, il convient de pratiquer une réduction qui ignore la variabilité socio-historique des conditions d'expression de l'activité intellectuelle.

On objectera naturellement que tout savoir est réductionniste dans la mesure où il entend apparier des contextes et construire des objets manipulables par leur taille et comparables par leurs caractéristiques non-conjoncturelles. Toute autre attitude reviendrait à se cantonner à un enfer monographique dans lequel on s'épuiserait à

3. Randall Collins, *The sociology of philosophies : A global theory of intellectual change*, Cambridge, Harvard University Press, 1998. Voir également « Review symposium : The sociology of philosophies » (avec Charles Camic, Randall Collins, Jean-Louis Fabiani et Jorg Rossel), *European Journal of Social Theory*, III, 1, 2000, p. 95-118.

rechercher vainement la restitution totale du passé ou du présent. L'impératif de relocalisation du savoir ne doit jamais conduire à conclure à l'impossibilité d'assertions de portée générale sur le monde. Les remarques qui suivent ont au contraire pour objectif de décrire les conditions d'une sociologie (et non d'une pluralité d'analyses contextualisées) des formes controversiales de la discussion intellectuelle. Il convient simplement de rappeler que toute forme de dispute doit les plus intéressantes de ses propriétés à son inscription dans un moment particulier de l'état d'avancement du savoir ou d'une forme de sociabilité intellectuelle. Les *science studies* ont révisé à la baisse l'importance des cadres permanents et structurants des interactions : l'image d'un univers de discussion plus instable et moins unitaire prévaut généralement, et ce n'est pas une mauvaise chose.

L'intérêt renouvelé pour les controverses témoigne incontestablement de la généralisation d'un point de vue non irénique sur les activités scientifiques et intellectuelles. On a mille fois fait remarquer que, pendant trop longtemps, les univers centrés sur la discussion savante ou abstraite avaient fait l'objet d'analyses qui évitaient soigneusement de mettre l'accent sur les aspects les plus violents des interactions. Dans l'imagerie traditionnelle de l'histoire des sciences, la cité savante n'avait rien d'une cité guerrière. Si la sociologie du conflit a investi massivement le domaine de l'activité scientifique et intellectuelle, c'est parce qu'il lui semblait qu'on pouvait y voir, au rebours des représentations qui en faisaient un monde à part par son aspect policé et aimablement dialogique, le lieu par excellence de la dimension querelleuse de l'interaction humaine. La représentation commune de l'activité scientifique s'en trouvait considérablement modifiée : loin de l'image d'une communauté savante unifiée par des règles intériorisées et acceptées par tous en vue de la poursuite d'objectifs communs et non concurrentiels, on a fini par accréditer le primat de la dimension compétitive des échanges savants. On a surtout intégré dans le champ de description des acteurs, individuels ou macro-logiques, qui investissent, négocient, s'accréditent et se discréditent mutuellement. Sous ce rapport, l'état de controverse est devenu l'analyseur clé de la vie savante et intellectuelle. Nul ne contestera que la sociologie a beaucoup gagné à rompre avec une représentation centrée sur la dimension institutionnelle et pacifique des savoirs. Il y a une heuristique du conflit qui permet de prendre un point de vue plus dynamique de ces activités et de mettre à mal

l'illusion de la singularité absolue des mondes savants et intellectuels. La leçon a été retenue par tous au point qu'aujourd'hui, il serait sage au contraire de questionner le privilège accordé au désaccord et à la querelle qui conduisent à faire de ces univers une exemplification parfaite de l'état de lutte permanent caractéristique de la condition humaine. Le monde des idées et des pratiques savantes devient alors une gigantesque *Kampfplatz* : l'image peut conduire à faire oublier qu'il existe aussi des moments plus stables, longues plages de « science normale » au sens de Kuhn ou état de consensus où les armes restent au vestiaire. Lorsque Pierre Bourdieu, dans sa tentative de sociologie structurale de l'activité scientifique, affirme que « s'il y a une vérité, c'est que la vérité est un enjeu de luttes » [4], il fait de l'affrontement symbolique la norme unique de l'histoire des savoirs. Le fait d'avoir justement combattu contre les représentations naguère dominantes du consensus n'immunise pas nécessairement contre l'excès inverse qui interdit par construction tout répit aux protagonistes. L'analyse des controverses doit tenir compte de ce fait.

Ces réserves faites, on peut passer à quelques propositions qui n'épuiseront pas le débat sur le statut de la controverse dans l'histoire intellectuelle, loin s'en faut, mais qui pourront peut-être contribuer à le rendre plus productif. Commençons par l'assertion la plus générale : ce qui caractérise les regroupements intellectuels les plus primitifs et les moins institutionnalisés, selon Randall Collins, c'est le caractère hautement argumentatif des échanges qui s'y développent et qui constituent les formes « élémentaires », si l'on peut risquer ce mot, de l'interaction. Les intellectuels sont définis comme « *highly argumentative people* » [5]. Les réunions intellectuelles sont caractérisées d'abord par l'échange continu de phrases et de raisonnements et par la propension à l'évaluation et à la comparaison des objets de toutes sortes. On peut ajouter à cette caractéristique externe l'émergence dans la discussion de modes de régulation de l'échange qui peuvent aller de l'organisation de tours de parole à la définition de règles du jeu minimales. Toute discussion argumentée présente

4. Pierre Bourdieu, *Leçon sur la leçon*, Paris, Éd. de Minuit, 1982. Voir aussi Id., « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2-3, 1976, p. 88-104, et Id., *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, 2001.
5. Randall Collins, *Conflict sociology : Toward an explanatory science*, New York, Academic Press, 1975.

inévitablement, y compris en ses formes les plus inchoatives, une dimension réflexive qui croît à mesure que se développent et se stabilisent des logiques argumentatives. Les règles émergentes présentent toujours un caractère local, car il s'agit d'interaction située, mais elles enveloppent ordinairement une dimension translocale qui constitue une sorte d'arrière-plan des échanges permettant de les garantir et de les rendre communicables et reproductibles. Il va de soi que l'espace défini par des règles, fussent-elles entièrement contenues dans le cadre implicite d'un *common knowledge*, est toujours susceptible de transgressions ou simplement de mésusages, lesquels peuvent faire l'objet de véritables stratégies. C'est pourquoi la discussion sur les cadres de l'échange est consubstantielle à tout débat et en constitue un élément, qui peut, dans certaines conjonctures, constituer l'essentiel des interactions : on a ici en tête la gamme très variée des préalables, des rappels au règlement ou à l'ordre du jour, qui sont autant de ressources additionnelles dans la discussion. Dans cette discussion indéfinie sur les normes de l'échange et sur le contrôle de sa régularité, il apparaît que l'instance du public est toujours présupposée, au moins implicitement, par l'échange d'arguments : il ne s'agit jamais d'un simple jeu à deux acteurs, même lorsque le tiers que constitue l'audience n'est pas présent physiquement. Il s'agit toujours de créer les conditions permettant de prendre à témoin, voire de constituer en ressource le public d'un débat. Ce public peut être virtuel, ou bien représenter la postérité ou l'universalité : la présupposition de son existence ouvre l'espace de la manifestation de la vérité. Il existe un vrai théâtre de la discussion, qui suppose une mise en scène, ainsi que des dispositifs de manifestation de la preuve ou de production d'exemples.

La forme dialogique constitue donc le régime ordinaire de la vie intellectuelle, au moins lorsqu'elle n'est pas limitée à la reproduction simple d'un corpus doctrinal, encore que les formes les plus orthodoxes d'inculcation puissent développer en leur sein des formes de discussion autorisées, voire improvisées. Il va de soi que bon nombre de ces discussions sont suffisamment routinisées pour que les conventions y pèsent de tout leur poids et que les risques de différend soient neutralisés. La *disputatio* n'est-elle pas l'exercice scolaire par excellence ? Remarquons cependant que les formes les plus prévisibles de disputes institutionnalisées peuvent aussi à l'occasion devenir des supports polémiques ou à tout le moins l'expression de rivalités personnelles ou doctrinales. L'étude des controverses doit

prendre en compte la subversion toujours possible, quoique rare statistiquement, des formes imposées de l'échange discursif. Quelque chose peut advenir au sein des cadres les plus éprouvés de la discussion scolaire pourtant constituée au prix de la neutralisation de tous ses enjeux. Les plus grandes controverses ne peuvent d'ailleurs se comprendre que par rapport aux cadres établis de la discussion « normale », qu'on les considère dans leur dimension disruptive (un protagoniste lance une provocation, il y a des craquements, progressifs ou soudains, dans le montage communicationnel) ou dans la manifestation de l'intensification des procédures dialogiques ordinaires (le ton monte progressivement et presque imperceptiblement). La controverse se nourrit évidemment des désordres, des brouillages et des bruits divers dans la communication, soit qu'elle y trouve un point de départ commode, soit que certains des protagonistes travaillent eux-mêmes à la production du malentendu. L'intérêt que les sciences historiques contemporaines ont trouvé à l'étude des formes de la controverse tient pour une bonne part au fait, signalé il y a déjà un certain temps par Judith Schlanger dans un texte séminal [6], que la dilection pour les conflits et les polémiques intellectuelles permet la « disqualification progressive d'un ordre discursif abstrait », aussi bien que la reconnaissance de l'impossibilité de la « reconstitution linéaire du devenir interne d'une discipline ou d'une notion ». On peut garder à l'esprit la différence entre deux formes distinctes d'émergence de la controverse : le choc disruptif d'un côté, qui bouleverse les cadres de la discussion et qui souvent la transporte dans un autre plan, voire la fait changer de lieu pour manifester d'autres types d'évidence, le jeu sur le cadre étant essentiel dans la controverse qui conduit souvent à une reconfiguration spatiale des dispositifs dialogiques ; l'intensification des formes ordinaires de la discussion d'un autre côté, qui présuppose ordinairement que le cadre des échanges n'est pas perturbé et qui peut se résoudre sans remise en question des règles du jeu ni du mode de « cadrage », au sens du *frame* d'Erving Goffman.

Un autre élément essentiel pour l'analyse des controverses concerne la mobilisation des ressources. À la *disputatio* ordinaire et amicale, qui correspond à la définition cicéronienne de l'activité (le débat n'a pas vraiment de sanction dans la mesure où il ne

6. Judith Schlanger, *L'enjeu et le débat. Les passés intellectuels*, Paris, Denoël Gonthier, 1979, p. 7-10.

correspond à aucun litige – « *disputatur, non litigatur* » est-il rappelé), suffit le recours à des ressources internes ou habituelles que les protagonistes peuvent moduler ou styliser mais en les puisant dans un répertoire qui fait l'objet d'un *tacit knowledge*. À l'inverse, la controverse de plein exercice présuppose la mobilisation de ressources externes comme la référence à des constats ou à des indices prélevés à l'extérieur de l'espace communément admis de la discussion. Pour utiliser à nouveau le vocabulaire gofmanien, il s'agit de situation où le *backstage* peut faire irruption, de manière incongrue, sur le *frontstage*, d'où l'importance de la mobilisation des cadres et des traits pertinents de la discussion pour les faire jouer sur l'évolution du débat en tant que tel. C'est parfaitement clair dans l'histoire des controverses philosophiques, où une bonne partie de l'énergie déployée est utilisée à faire revenir sur scène d'anciens caractères, concepts ou figures, à partir de redéfinitions ou de remplois qui les réactivent. Une telle disposition est propre à la philosophie puisque cette discipline permet la sollicitation indéfinie des ressources du passé. Mais on peut en voir des formes analogues dans des institutions très variées : la controverse fait monter sur scène de nouveaux acteurs, humains ou non humains, pour reprendre la distinction de Bruno Latour ; elle transforme donc la mise en scène de la dispute par l'adjonction de nouveaux personnages, ou la disqualification de certains autres. Les débats mobilisent non seulement des réseaux notionnels, mais aussi des personnes et des objets : le but du jeu est le réarrangement de la manière dont sont disposés les objets et les personnes dans une configuration donnée.

La question de l'autorité est centrale dans la controverse : elle est présente à la fois dans les formes de capital dont disposent les protagonistes au début de l'affaire (reconnaissance institutionnelle, réputation dans le milieu des pairs, mais aussi attributs externes comme le capital économique ou le capital social) et dans la redistribution de l'*auctoritas* que permet la clôture de la controverse. Car de la mesure des ressources initiales (conçues dans leur extension maximale), on ne peut jamais conclure directement au résultat de la controverse, puisque l'engagement dans ce type de cycle suppose à son principe un pari sur la redistribution de l'*auctoritas* dans un espace intellectuel donné. Très souvent, les analyses structuralistes fondées sur la distribution inégale des différentes espèces de capital en font l'analyseur unique des disputes et proposent une lecture déterministe des résultats de l'action. Il semble, au contraire, que

l'attrait pour l'objet controverse a correspondu au souci de desserrer la contrainte déterministe dans les sciences sociales et de donner à la notion de jeu (pour autant que celle-ci présuppose que les résultats ne soient pas connus d'avance) toute sa pertinence dans le compte rendu des interactions sociales. C'est ce qui explique l'intérêt persistant des *science studies* pour la vision des vaincus, des perdants de la controverse, telle que l'a problématisée pour la première fois David Bloor en énonçant le principe de symétrie. Dans le même ordre d'idées, on peut affirmer que le privilège épistémologique accordé à la controverse permet de sortir de la problématique usuelle de l'opposition entre des camps constitués par autant de positions. L'espace du débat conflictuel n'est pas simplement une arène ou *Kampfplatz*. Il est aussi producteur de nouvelles formes de sociabilité, de jeux rituels et de mise en mémoire de la controverse. Une dimension importante de la question réside en effet dans la manière dont les disputes se constituent comme souvenirs lorsqu'elles sont déclarées closes, ou comme scènes vives lorsqu'on s'installe dans la polémique récurrente, dont le *Methodenstreit* en sciences sociales constitue un véritable paradigme. Revenant sur la controverse récurrente entre expliquer et comprendre, Catherine Colliot-Thélène montre comment la pérennité du débat repose sur la superposition de malentendus [7]. Les protagonistes s'accordent sur l'existence d'une dualité fondatrice dans les sciences, « mais les uns la situent à un niveau ontologique, les autres à un niveau strictement gnoséologique ». Sous ce rapport, la relecture historienne conduit à mettre en question la fonction épistémologique matricielle de la controverse « expliquer-comprendre ». En proposant de congédier la bipartition des sciences à laquelle le couple expliquer/comprendre reste indissolublement lié, C. Colliot-Thélène clôt la controverse en proposant une nouvelle distribution des cartes épistémologiques qui reconnaît la « pluralité indéterminée des régimes de scientificité ». On peut ajouter qu'on est ici en présence d'une controverse instituante dans la mesure où elle a puissamment contribué à la stabilisation de positions et à la routinisation de questionnements qui ont conféré au champ des sciences sociales un bon nombre de ses propriétés. La querelle sur les méthodes a été pour notre propre histoire moins disruptive qu'instauratrice. On mesure l'audace et le coût

7. Catherine Colliot-Thélène, « Expliquer/comprendre. Relecture d'une controverse », *EspacesTemps*, 84-85, 2004, p. 6-23.

qui s'attachent à la proposition d'abandonner le théâtre à la fois familier et stérile de cette confrontation.

Pour conclure ces remarques dans la continuité du constat qu'on vient de faire à propos de la dynamique instauratrice et ritualisée de certaines controverses historiques, il convient de s'arrêter un instant sur cinq dimensions clairement identifiables de la controverse en général : la première concerne les formes matricielles de la dispute. Celles-ci varient évidemment en fonction des disciplines ou des conjonctures historiques concernées, mais il n'est pas difficile de reconnaître quelques cadres de référence qui orientent les stratégies d'acteurs et qui peuvent à l'occasion faire l'objet de pastiches ou d'hybridation. Il s'agit principalement de la controverse religieuse, de la dispute universitaire, du litige juridique et de la querelle littéraire. Ces espaces partagent un primat du textuel associé à une interrogation sur l'autorité interprétative ; plus largement, il faut souligner l'importance du document ou du monument dans l'instauration d'une controverse : objets textuels ou matériels constituent les supports d'une évidence à faire partager. La deuxième dimension de la controverse concerne l'espace de la discussion. Le développement des débats conflictuels est en effet constitutif de l'espace public moderne. Il suppose l'existence de lieux appropriés aussi bien que la possibilité de déplacements qui sont autant d'enjeux d'autorité (quel est le lieu adéquat ou le format adéquat de la dispute ? Peut-elle être arbitrée ?). La troisième dimension envisage les formes de sociabilité agonistique qui rendent possible la controverse et qui permettent de rendre compte du choix des armes, de la ritualité des affrontements, de la mise en place de règles du jeu spécifiques et de leur possible transgression. Il existe à ce point un espace de comparaison avec d'autres formes de compétition réglée, comme le sport ou la joute oratoire. Les deux dernières dimensions sont sans doute moins intuitives, mais elles ont leur importance dans une réflexion à caractère général. La quatrième intègre la problématique de l'action à distance dans l'espace de la controverse. Il ne faut pas être dupe de la dimension hyperlocalisée du conflit : la controverse réveille les morts et les fait comparaître, organise de véritables transports de justice hors de la salle du débat, fait voyager les objets et les acteurs. La controverse élargit le champ du débat en produisant une série de déplacements : l'action en controverse décadre et recadre la discussion et introduit des éléments tacites ou latents sur la scène concernant notamment les propriétés des acteurs. Le dernier élément est

moins évident puisqu'il s'agit des controverses qui ne trouvent pas vraiment de mots ou de cadre : on peut évoquer ici les fusils à tirer dans les coins, les polémiques anonymes ou le recours à la fiction contestataire. Les remarques qui précèdent n'ont aucune prétention à clore le débat. Au contraire, leur unique ambition est d'introduire à une dispute amicale.

Une controverse philosophique à l'épreuve

Peut-on mettre à l'épreuve, au moins de manière simulée, quelques-unes de ces assertions ? On peut choisir une controverse célèbre entre toutes, puisqu'elle a suscité l'intérêt d'une génération de jeunes philosophes, suscitant une ligne de partage entre foucaldiens et derridiens, dessinant dans la contemporanéité des styles et des attitudes philosophiques contrastés. En 1961, Michel Foucault publie un livre issu de sa thèse d'État sous le titre : *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique* [8]. Ce livre est très remarqué, particulièrement hors du cercle de la philosophie universitaire. Il est salué par plusieurs historiens et par les chercheurs en sciences sociales, qui connaissent au même moment leur première institutionnalisation dans l'Université française. Foucault y propose une lecture originale de la première *Méditation* de Descartes. En commentant le célèbre passage qui s'achève par la phrase : « Mais quoi, ce sont des fous ; et je ne serais pas moins extravagant si je me réglais sur leurs exemples », Foucault entend montrer que Descartes trace une ligne de partage entre les erreurs des sens et les chimères des rêves d'un côté, et les extravagances de la folie de l'autre. Il n'est plus possible à l'âge classique d'évoquer les traits d'une raison déraisonnable ou d'une folie raisonnable, comme on le faisait couramment à la Renaissance. Ce texte est mis en rapport avec un ensemble de pratiques sociales, en particulier le « grand renfermement » caractéristique du XVII^e^ siècle.

Le 4 mars 1963, un jeune philosophe de trente-trois ans, Jacques Derrida, lance un défi à son aîné de quatre ans, Michel Foucault, lors d'une séance du Collège de philosophie dont Jean Wahl est l'animateur. L'ouvrage de Foucault est ce jour-là en discussion.

8. Le livre sera réédité aux éditions Gallimard en 1972 sous le titre *Histoire de la folie à l'âge classique*, dans la célèbre « Bibliothèque des Histoires », avec une annexe qui répondra à la critique de Derrida.

Livre à tant d'égards admirable, livre puissant dans son souffle et dans son style : d'autant plus intimidant pour moi que je garde, d'avoir eu naguère la chance de recevoir l'enseignement de Michel Foucault, une conscience de disciple admiratif et reconnaissant. Or la conscience du disciple, quand celui-ci commence, je ne dirai pas à disputer, mais à dialoguer avec le maître, ou plutôt à proférer le dialogue interminable et silencieux qui le constituait en disciple, la conscience du disciple est alors une conscience malheureuse. En commençant à dialoguer dans le monde, c'est-à-dire à répondre, elle se sent déjà prise en faute, comme l'enfant qui, ne sachant par définition, et comme son nom l'indique, parler, ne doit surtout pas répondre. Et lorsque, comme c'est ici le cas, ce dialogue risque d'être entendu – à tort – comme une contestation, le disciple sait qu'il est seul à se trouver déjà contesté par la voix du maître qui déjà en lui précède la sienne. Il se sent indéfiniment contesté, ou récusé, ou accusé : comme disciple, il l'est par le maître qui parle en lui avant lui pour lui reprocher d'élever cette contestation et la récuser d'avance, l'ayant développée avant lui ; comme maître du dedans, il est donc contesté par le disciple qu'il est aussi. Ce malheur interminable du disciple tient peut-être à ce qu'il ne sait pas où il se cache encore que, comme la vraie vie, le maître est peut-être toujours absent. Il faut donc briser la glace, ou plutôt le miroir, la réflexion, la spéculation infinie du disciple sur le maître. Et commencer à parler.

On pourra lire de différentes manières ce texte admirable : si l'on veut le recontextualiser, on y verra, exprimée avec une multitude de précautions, l'émergence d'un nouveau style de débat entre philosophes universitaires, lequel admet quelque chose comme un corps à corps assez éloigné des rituels académiques et qui emprunte un certain nombre de ses traits à la polémique littéraire. En le sociologisant, on fera remarquer que l'époque suscite un très haut niveau du sens des ambitions légitimes, pour reprendre la féconde notion de Pierre Bourdieu, et que le *challenger* affronte un tenant du titre de trente-sept ans, qui lui aussi peut être considéré comme un prétendant. « Le maître est peut-être toujours absent » renvoie aussi à la perception d'un espace des possibles extrêmement ouvert pour cette génération de philosophes. La controverse que Derrida installe a pour effet de déplacer le centre de l'attention sur cette génération. Il ne s'agit en aucune façon d'attaquer des philosophes dominants,

qu'ils détiennent des positions universitaires centrales ou qu'ils jouissent d'une reconnaissance sociale hors de l'université (comme Sartre, par exemple). Il y a ici une véritable requalification de la controverse par l'émergence de nouveaux acteurs et par l'invention d'un nouveau style de discussion. Derrida joue dans deux univers : le premier est celui de l'institution universitaire. « Cogito et histoire de la folie » est publié pour la première fois en 1964 dans la vénérable *Revue de métaphysique et de morale*, mais est surtout lu dans le recueil d'essais *L'écriture et la différence*, publié au Seuil en 1967 dans la collection littéraire d'avant-garde « Tel Quel », dirigée par Philippe Sollers et extérieure au monde universitaire. La double existence sociale de ce texte éclaire une partie des usages possibles de la polémique, qui consiste à jouer sur le cadre de l'interaction : Derrida, par le caractère extraordinairement dramatisé de son introduction (dans la réalité, il est autant condisciple que disciple de Michel Foucault), et par la publication de son essai dans la collection « Tel Quel », contribue à la redéfinition globale de l'espace de discussion philosophique. Sous ce rapport, les formes de la présentation du débat comptent autant que le contenu du débat lui-même. La controverse a été instituante, dans la mesure où elle a permis de contraster deux types de rapport à la philosophie entendue comme corpus de textes canoniques indéfiniment commentés, et surtout de centrer l'attention sur les pratiques d'une nouvelle génération philosophique. Derrida entend donner à Foucault une leçon de lecture. En souhaitant interroger « certains présupposés philosophiques et méthodologiques de l'*Histoire de la folie* », il pratique explicitement le genre du commentaire et s'inscrit naturellement dans une tradition de lecture qui privilégie le sens patent du texte : il est ainsi proposé de « relire naïvement » Descartes, c'est-à-dire de le relire en philosophe. Derrida privilégie en effet « l'analyse interne et autonome du contenu philosophique du discours ». Foucault est le premier commentateur qui a isolé le délire et la folie de la sensibilité et des songes. La leçon de Derrida implique le retour au texte latin des *Méditations* de Descartes et la critique des ambiguïtés de la traduction française du duc de Luynes.

Le 26 août 1971, le directeur de la revue japonaise *Paideia*, Mikitaka Nakano, propose à Foucault le plan d'un numéro spécial consacré aux liens entre son travail philosophique et son rapport à la littérature. Dans le volume, sont prévus la traduction en japonais du texte de Derrida, « Cogito et histoire de la folie », ainsi qu'un texte

original d'Y. Myakawa, « Le discours de Foucault et l'écriture de Derrida ». C'est Foucault lui-même qui propose à l'éditeur de substituer à son texte de 1969 préfaçant la *Grammaire de Port-Royal* (republication Paulet) un texte contenant une réponse qu'il « souhaite faire à Derrida » [9]. Le texte sera republié l'année suivante dans la nouvelle édition française de l'*Histoire de la folie*. Foucault évoque dans l'édition française du texte la « remarquable critique » de Derrida, mais il y répond avec une sorte de franchise brutale qui contraste avec la prudence feutrée de son contradicteur. Deux styles s'affrontent clairement, qui sont aussi deux rapports à l'institution philosophique en général. Foucault commence par donner le sens d'ensemble du débat, qui concerne le statut de la philosophie même : « Saurait-il y avoir quelque chose d'antérieur ou d'extérieur au discours philosophique ? » Foucault va utiliser les mêmes armes que Derrida, c'est-à-dire le retour au texte latin et la rigueur du commentaire, mais en les mettant au service d'un tout autre objectif. « J'ai l'impression, écrit-il, que si un lecteur aussi remarquablement assidu que Derrida a manqué tant de références littéraires, thématiques ou textuelles, c'est pour avoir méconnu celles qui en forment le principe, à savoir les différences discursives » (p. 593). La clé se trouve dans la notion même de méditation : celle-ci produit, comme autant d'événements discursifs, « des énoncés nouveaux qui emportent avec eux une série de modifications du sujet énonçant » (p. 594). La méditation doit être conçue comme un ensemble de propositions formant système, que le lecteur doit parcourir s'il veut en éprouver la vérité. Foucault transforme ainsi les conditions de la lecture des textes, qui sont le produit d'un entrecroisement de trames différentes. Il établit que la folie est d'emblée disqualifiée dans toute recherche de la certitude ou de la vérité (il s'agit en fait d'une « épreuve excessive et impossible »). Au contraire, le rêve permet à l'épreuve du sujet doutant de réussir et donc de constituer le sujet comme raisonnable. On n'a sans doute pas suffisamment remarqué que Foucault donne, au moins sous une forme hypothétique, une explication sociologique, ce qui est plutôt rare dans son travail, aux multiples fautes de lecture dont il accable Derrida.

9. Voir sur ce point Michel Foucault, *Dits et écrits*, I, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, p. 1149.

> *Peut-être faudrait-il se demander* – écrit Foucault – *comment un auteur aussi méticuleux que Derrida a pu non seulement commettre tant d'omissions, mais opérer aussi tant de déplacements, d'interversions, de substitutions ? Mais peut-être faut-il se le demander dans la mesure où Derrida ne fait que ranimer en sa lecture une bien vieille tradition… Je suis bien d'accord sur un point au moins : ce n'est point par un effet de leur inattention que les interprètes classiques ont gommé, avant Derrida et comme lui, ce passage de Descartes. C'est par système. Système dont Derrida est aujourd'hui le représentant le plus décisif, en son ultime éclat : réduction des pratiques discursives aux traces textuelles ; élision des événements pour n'y retenir que des marques pour une lecture ; inventions de voix derrière les textes pour n'avoir pas à analyser les modes d'implication du sujet dans les discours ; assignation de l'originaire comme dit et non dit dans le texte pour ne pas replacer les pratiques discursives dans le champ des transformations où elles s'effectuent.*

Et Foucault donne la clé sociologique de cette pratique lectorale en des termes meurtriers :

> *Je ne dirai pas que c'est une métaphysique, la métaphysique ou sa clôture qui se cache en cette « textualisation » des pratiques discursives. J'irai beaucoup plus loin : je dirai que c'est une petite pédagogie historiquement bien déterminée qui, de manière très visible, se manifeste. Pédagogie qui enseigne à l'élève qu'il n'y a rien en dehors du texte, mais qu'en lui, en ses interstices, dans ses blancs et ses non-dits, règne la réserve de l'origine ; qu'il n'est donc point nécessaire d'aller chercher ailleurs, mais qu'ici même, non point dans les mots certes, mais dans les mots comme ratures, dans leur « grille », se dit le sens de l'être. Pédagogie qui inversement donne à la voix des maîtres cette souveraineté sans limite qui lui permet indéfiniment de redire le texte* (p. 602).

On le voit sans peine : Derrida, qui avançait masqué sous la bure de l'humble disciple, se trouve requalifié en maître par Foucault, qui va ici plus loin dans sa critique de la pédagogie philosophique que des sociologues comme Durkheim ou Bourdieu. La controverse présente se développe entre proches, qui partagent outre une formation identique, une forme d'association très française entre une

lecture de la phénoménologie et de l'œuvre de Heidegger et une préoccupation pour l'histoire des sciences telle que l'ont pratiquée Bachelard et Canguilhem. Le plus important est sans doute le moment de cette controverse : celui où les acteurs ont l'impression que quelque chose de nouveau peut être joué dans le champ de la philosophie. Sartre a raté son retour avec la *Critique de la raison dialectique* en 1960, la linguistique et les sciences humaines apparaissent comme des alternatives, la fin de la guerre d'Algérie a levé un certain nombre de contraintes idéologiques. Le sentiment accru de la possibilité de jouer des coups qui transformeront durablement la donne reconfigure l'espace de la polémique, en incluant la capacité de transformer l'institution philosophique : il est significatif que Foucault réserve sa dernière flèche à Derrida en le comparant au père Bourdin, figure de la scolastique opposée à la radicale nouveauté cartésienne. Par là, la controverse locale entre deux contemporains, renvoie à un débat inscrit dans la longue durée sur la pertinence des institutions pour la production de connaissance. Descartes l'a défini sous sa forme moderne : l'institution d'un nouveau savoir passe par la critique des institutions de savoir, dispositif qui est aussi, on l'a vu suffisamment, une controverse interne à l'institution, et de ce fait interminable.